

CHAPITRE V

Religion et superstition : des sœurs jumelles ennemies

Au prime abord, chacun est capable de reconnaître une religion d'une superstition. L'une engage toute une collectivité *et fait l'objet d'un projet de vie* alors que l'autre n'engage que sa personne et *se vit dans l'instant*.

Lorsqu'on interroge sur la nature des pratiques suivantes : avoir un numéro fétiche, trouver un trèfle à quatre feuilles, conserver un porte-bonheur, plonger un miroir brisé dans l'eau pour noyer le malheur, ne pas passer sous une échelle, ne pas retourner le pain, ne pas jeter les miettes par la fenêtre, ne pas ouvrir un parapluie à l'intérieur, croire à la malédiction du chat noir, toucher du bois, lire les lignes de la main, faire un vœu à la vue d'une étoile filante, consulter des tarots... on répondra sans hésiter qu'il s'agit de superstitions.

Quand on interroge sur les pratiques suivantes : boire de l'eau bénite, s'abstenir de manger du porc, sacrifier un animal pour son dieu, croire au pouvoir de la prière, considérer qu'une épidémie, un tremblement de terre sont un châtiment divin, croire qu'un livre est d'inspiration divine, circoncire un jeune garçon pour marquer une alliance avec un dieu, invoquer les esprits des ancêtres, croire aux jeteurs de sorts, exorciser les démons, croire au mauvais œil, honorer des animaux totems, pratiquer le vaudou, etc., là, la réponse se fera plus hésitante et on admettra la relativité des croyances. Tout dépend des cultures et de l'époque prises pour référence : pour certaines sociétés données, il s'agira de superstitions, pour d'autres, de religions. **Au XIV^e siècle, le mot superstition désignait l'adoration des faux dieux, c'est-à-dire des dieux des cités adverses.**

Chaque communauté religieuse, intrinsèquement ethnocentrique, aura tendance à considérer les religions des autres comme des superstitions ; c'est cette irréductible propension au dogmatisme qui fut à l'origine des missions d'évangélisation ou d'islamisation au cours de l'histoire. Moïse, d'après le premier commandement de la Loi, interdit la superstition et va jusqu'à exiger que l'on massacre tous les mécréants qui se livrent au culte du veau d'or, « *environ 3000 hommes du peuple périrent en une seule journée* » (Exode 32). Les premiers chrétiens (apôtres), et après eux les missionnaires, répandent leurs dogmes sur tout le pourtour méditerranéen d'abord : en quelques siècles, les croyances des Grecs et des Romains sont reléguées au rang de mythologies pour instituer le vrai Dieu, la vraie religion. Mahomet – vivant dans une société originellement polythéiste – demande aux Arabes de casser leurs idoles d'argile servant à protéger les récoltes et le foyer et de n'adorer qu'un dieu invisible. On connaît la suite, l'islam se répand à une vitesse incroyable et menace les derniers réfractaires par le glaive. Lorsque les colons européens rencontrent les peuples autochtones du Nouveau Monde et d'Afrique, c'est le choc des civilisations : les indigènes – ces « barbares » – idolâtrèrent des figurines affreuses et les honorent par des sacrifices d'animaux, pratiquent la polygamie et ignorent le sacrement du mariage. Jugées absurdes et indignes, les pratiques religieuses de ces sauvages méritent qu'on leur substitue des croyances plus nobles.

L'archevêque Desmond Tutu résume en ces termes la colonisation de l'Afrique et de l'Amérique : « *Ils sont arrivés, ils avaient la Bible, nous avons la terre. Ils nous*

ont dit : fermez les yeux et priez. Et lorsque nous avons rouvert les yeux, eux avaient la terre et nous, nous avons la Bible ». Aujourd'hui encore, il est refusé aux Indiens de pratiquer librement leur culte et leurs traditions au nom de la raison. Ainsi, les religions éduquent et subliment une forme de superstition jugée plus naturelle que les autres ; autrement dit, **la différence entre une superstition et une religion, c'est que la religion est une superstition institutionnalisée par le groupe dominant dont la vocation universelle repose sur des rites et des symboles validés.**

Si l'Église a soigneusement opposé superstition et religion en montrant que la superstition divinise ce qui n'est pas vraiment divin¹ (paroles, objets, idoles diverses), il faut tout de même admettre que toute la liturgie est imprégnée de paroles, de gestes, d'objets sacrés (hostie, crucifix) et d'êtres divinisés que ne reconnaissent pas les autres religions (pour les musulmans, Jésus n'est pas divin, c'est un prophète).

On peut même se demander si le christianisme est véritablement une religion monothéiste avec son cortège de dieux (le Père, le Fils et le Saint Esprit), le culte voué à Marie, aux Saints, mais aussi la croyance aux anges (archange Gabriel, anges séraphins et chérubins) et la croyance ambiguë au diable et aux démons. Religion ou superstition ?

Il n'y a pas si longtemps, l'Église, inquiète de la propagation du péché, pourchassait le diable partout : dans la magie noire, les pratiques religieuses contraires aux règles canoniques*, chez les malades mentaux, les homo-

* Canonique adj. : conforme aux règles édictées par l'Église.

1. Thomas d'Aquin in *La religion est-elle une superstition ?* P. Gaudin, A. Gounelle, M. Serfaty, Ed. de l'Atelier, Paris, 2005.

sexuels, etc. Il existait un manuel, un guide pour apprendre aux représentants de l'Église catholique et protestante comment reconnaître un(e) sorcier(e), si bien que Sainte Thérèse d'Avila déclara : « *J'ai davantage peur des gens qui ont peur du diable que du diable lui-même* ».

Selon le dogme, les démons sont des anges déchus qui, avec Satan à leur tête, se sont révoltés contre Dieu et ne cherchent plus qu'à corrompre les humains en luttant contre les anges fidèles qui les protègent (chaque mois est associé à un démon : janvier (Bélicial), février (Léviathan), mars (Satan), avril (Astarté), mai (Lucifer), juin (Baabérith), juillet (Belzébuth), août (Astaroth), septembre (Thamuz), octobre (Baal), novembre (Hécate), décembre (Moloch). Selon le démonologue Jean Wier (1515-1588), il y aurait 6 666 légions composées de 6 666 anges ténébreux, avec 72 princes, ducs, marquis, prélats ou comtes.

- En quoi consiste une superstition ?

Une superstition consiste à croire que des objets, des paroles, des pensées (prières) ou des êtres (réels ou fictifs) – visiblement inoffensifs et indifférents à notre égard – ont un pouvoir magique. Alain résume parfaitement le fonctionnement de la pensée superstitieuse : « *Être superstitieux, c'est croire que nos pensées sont dans les choses et qu'elles les meuvent* » ; autrement dit, il y a une confusion entre le sujet-pensant et l'objet-pensé ; l'esprit et la matière – impalpable soit-elle – Dieu étant impalpable mais sa présence ressentie. La religion, comme la superstition, relève d'une projection de l'esprit humain, du monde intérieur sur le monde extérieur.

Religion et superstition consistent en une surinterprétation des objets, une surestimation du pouvoir de la matière ou de la pensée.

Croire au pouvoir d'un porte-bonheur est du fétichisme ; or, la sacralité de l'hostie, le culte des reliques des saints manifestent aussi du fétichisme dans la mesure où on pense que ces objets apporteront la félicité en changeant le cours de l'histoire. **Objets sacrés ou êtres divins sont des porte-bonheur, à ceci près que Jésus ou Dieu se portent dans le cœur.**

Dans le Nouveau Testament, des gens du peuple s'empressent de toucher Jésus, Paul, Pierre ou des objets leur appartenant (mouchoir, linge) pour espérer une guérison.

L'exhibition du suaire de Turin – pièce de lin de 4 m de long sur lequel serait imprimé le corps supplicié de Jésus mis au tombeau – produit toujours un effet prodigieux sur la foule des milliers de dévots : lorsque le Vatican expose le linge au grand public en 1960 ; aussitôt, 1 300 000 pèlerins viennent se recueillir et s'incliner. Le lien affectif dont il est auréolé est si fort que les croyants se refusent à toute explication froide et rationnelle.

D'une origine incertaine, ce linceul a toujours suscité un débat passionné entre ceux qui considèrent qu'il s'agit d'une authentique relique de Jésus et ceux qui s'en tiennent à la datation au carbone 14, laquelle le situe entre le XII^e et le XIII^e siècle ap. J.C. La technique n'étant pas très compliquée, ces derniers n'y voient qu'une contrefaçon à partir d'un bas-relief.

Des artistes sont parvenus à reproduire le visage du Christ avec les techniques qui existaient au Moyen-âge mais sans reproduire la tridimensionnalité de l'image ; ce

qui reste à trouver, c'est la technique exacte de fabrication de l'époque. Quoi qu'il en soit, le pape Jean-Paul II estime que cette querelle n'a pas lieu d'être et parle à ce sujet de « *provocation à l'intelligence humaine* », la foi n'ayant pas besoin de preuves.

*

Porte-bonheur ; pratique de la radiesthésie au moyen d'un pendule, d'un rameau fourchu ou d'une baguette ; cartomancie ; astrologie ; interventions divines, etc., sont autant de cristallisations de projections subjectives issues de l'imagination individuelle ou de l'imaginaire collectif. Un pendule est censé être sensible aux fluctuations énergétiques d'un patient, il est aussi censé diagnostiquer des maladies, localiser au-dessus d'une carte l'endroit où se trouvent un objet perdu, des nappes phréatiques ou pétrolifères, une personne disparue¹. Suivant les oscillations, il répond par oui ou par non. Il n'y a bien évidemment aucun **rapport objectif, physique** entre l'objet recherché et les oscillations du pendule, c'est l'homme qui prête à son pendule l'art intelligent de lire une carte ou de diagnostiquer des maladies. Il en est de même pour le rameau fourchu censé entraîner le sourcier vers l'endroit où se trouvent des nappes phréatiques : la rotation vient de minuscules mouvements, non d'une force physique extérieure. Et puis le sourcier a toutes les chances de trouver des nappes d'eau dans la mesure où elles se trouvent partout, même en Afrique, mais à une profondeur plus ou moins accessible.

1. Sans accorder trop d'importance aux spéculations des radiesthésistes, la gendarmerie américaine reste ouverte aux suggestions de ces derniers qui peuvent être utiles par l'enquête qu'ils mènent en parallèle.

On en dirait autant des pratiques d'envoûtements des sorciers qui transpercent avec des aiguilles des poupées représentant une personne que l'on veut faire mourir, ou des guérisseurs extralucides travaillant sur la photographie d'un malade. Idem pour l'eau bénite, des analyses n'ont révélé aucune vertu thérapeutique. Mais l'important est de croire à ses pouvoirs.

- Quelles sont les origines de la pensée superstitieuse ?

Pour Spinoza, le Moi, dès l'enfance, se fait le centre du monde, lequel ne m'est révélé que par ma conscience égocentrique et anthropocentrique. Paul Eluard disait : *« Je ne vois pas le monde tel qu'il est mais tel que je suis »*.

Quand l'humanité était dans son enfance (préhistoire), elle n'avait qu'une connaissance intuitive de la nature ; tout phénomène inexplicé allait trouver sa résolution sous la forme d'une entité abstraite désignée par le nom même du problème posé¹ : le Soleil, la Montagne, le Ciel, le Volcan, etc. C'est pourquoi, comme le signale Freud, la pensée primitive ignore le hasard parce qu'elle projette partout inconsciemment des désirs ou des craintes de son monde intérieur sur la Nature extérieure comme si, curieusement, les futiles actions humaines prenaient une dimension cosmique.

Les Mayas et les Aztèques pratiquaient des sacrifices humains lors de graves épidémies ou de catastrophes naturelles (sécheresse extrême par exemple) pour apaiser la colère divine.

1. P. Gaudin, A. Gounelle, M.l Serfaty, *La religion est-elle une superstition ?* Ed. de l'Atelier, Paris, 2005.

Les Grecs vénéraient, outre les astres, la Terre-Mère Gaïa, considérée comme un gigantesque être vivant, à l'instar des Indiens d'Amérique, lesquels voyaient des grands esprits dans les séquoias géants et faisaient des prières à la racine de tournesols.

Dès l'Antiquité, toutes ces religions sont fustigées par nombre de philosophes de renom comme étant des superstitions anthropomorphiques* et anthropocentriques.

Étonnamment, cette pensée "primitive" ou plutôt enfantine est encore très actuelle, et pas seulement dans les sociétés archaïques : le tsunami de 2004 a été imputé par les âmes pieuses des pays touchés, non à la tectonique des plaques mais aux actions humaines, à leurs mauvaises conduites, à leurs péchés : des péchés dérisoires tels que la consommation d'alcool, la danse dans les bars ou la non observance des rites musulmans tels que la prière.

Réactualisant le mythe de Noé et celui de Sodome et Gomorrhe, des télévangélistes américains ont mis publiquement sur le compte des homosexuels le cyclone Katrina en 2005 ! Même surinterprétation du tremblement de terre à Haïti en mars 2010 : les survivants chantaient à l'unisson la victoire de Dieu sur le diable, lequel n'avait pas réussi à détruire totalement la capitale. Et nombreux étaient ceux qui remerciaient Dieu de les avoir sauvés... alors même qu'il venait d'en laisser périr des milliers.

*Anthropomorphisme n.m. (du gr. *anthrôpos*, homme et de *morphe*, forme) : tendance à attribuer une forme humaine à des entités abstraites, des dieux par exemple..

On ne peut s'empêcher, à propos de toutes ces interprétations superstitieuses, de penser à la fable « *Les animaux malades de la peste* » dans laquelle Jean de La Fontaine retranscrit de manière humoristique les rumeurs suspicieuses qui circulaient durant la période de grande peste noire du Moyen-âge. Dans ce récit, le fabuliste en profite pour dénoncer les inégalités sociales et l'exploitation par les puissants de la crédulité populaire pour conforter leur autorité personnelle.

Tout commence par l'irruption d'un fléau, la Peste – dont on n'ose prononcer le nom – et qui affecte toute la société animale, la figeant dans une apathie générale : plus de désir amoureux, perte du goût de manger par peur d'être contaminé. Fermement persuadés que le fléau est un châtement divin, les animaux vont se succéder en respectant la hiérarchie sociale et avouer leurs péchés. C'est sur l'aveu de l'âne – un peu trop naïf – que se termine le récit ; son sort est vite réglé : jouant le rôle de bouc-émissaire, il est pendu.

Un mal qui répand la terreur,
 Mal que le Ciel en sa fureur
 Inventa pour punir les crimes de la terre,
 La Peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
 Capable d'enrichir en un jour l'Achéron*,
 Faisait aux animaux la guerre.

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :
 On n'en voyait point d'occupés
 À chercher le soutien d'une mourante vie ;

* Achéron : fleuve de Enfers, et, par élargissement, Enfers eux-mêmes dans la mythologie grecque.

Nul mets n'excitait leur envie,
 Ni loups ni renards n'épiaient
 La douce et l'innocente proie ;
 Les tourterelles se fuyaient :
 Plus d'amour, partant plus de joie.
 Le lion tint conseil, et dit : Mes chers amis,
 Je crois que le Ciel a permis pour nos péchés cette
 infortune ;
 Que le plus coupable de nous
 Péricule aux traits du céleste courroux* ;
 Peut-être il obtiendra la guérison commune.
 L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
 On fait de pareils dévouements :
 Ne nous flattons donc point, voyons sans indulgence
 L'état de notre conscience.
 Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
 J'ai dévoré force moutons.
 Que m'avaient-ils fait ? Nulle offense ;
 Même il m'est arrivé de manger
 Le berger.
 Je me dévouerai donc, s'il le faut : mais je pense
 Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi :
 Car on doit souhaiter, selon toute justice,
 Que le plus coupable périsse.

- Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi ;
 Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
 Eh bien ! manger moutons, canaille, sottise espèce.

* Céleste courroux : colère divine.

Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes, Seigneur
 En les croquant, beaucoup d'honneur ;
 Et quant au berger, l'on peut dire qu'il était digne de
 tous maux,
 Étant de ces gens-là qui sur les animaux se font un
 chimérique empire*.

[...]

L'âne vint à son tour, et dit : « J'ai souvenance
 Qu'en un pré de moines passant,
 La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
 Quelque diable aussi me poussant,
 Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
 Je n'en avais nul droit puisqu'il faut parler net. »
 À ces mots, on cria haro* sur le baudet.
 Un loup, quelque peu clerc*, prouva par sa harangue*
 Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
 Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout le mal.
 Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
 Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
 Rien que la mort n'était capable
 D'expier son forfait : on lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
 Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

(Livre VII et VIII, 1678)

* Chimérique empire : en régnant en maître sur les animaux – ici les moutons – le berger se prend pour un empereur.

* On cria haro sur le baudet : on attira la colère de l'assemblée sur l'âne.

* Clerc : jeu de mots. Le statut du loup n'est pas très clair. Inquisiteur, il incarne la justice et le clergé fusionnés à l'époque.

* Harangue n.f. : discours prononcé devant des troupes, une assemblée.

Toutes nos croyances irrationnelles et superstitieuses actuelles sont des reliquats de cette pensée primitive et préscientifique encline à projeter sur des réalités matérielles des symboles signifiants. Comme le paranoïaque dont le trouble consiste à surestimer démesurément les intentions d'autrui à son égard ; le superstitieux, dans son délire d'interprétation, surestime son importance ou surestime un objet duquel il tire des conclusions sur des signes qu'il juge significatifs. Quand la vie lui sourit, celui-ci déborde d'auto-suffisance, mais quand le malheur vient à le frapper, aussitôt, il en recherche la cause. Le cerveau est en effet une incroyable machine à évaluer les causes d'un phénomène ; ainsi, quand aucune réponse logique ne peut être mise en œuvre, la croyance prend parfois un relais inattendu. Il suffit de remarquer que deux choses se passent de façon concomitante pour faire l'hypothèse d'un lien de cause à effet et établir une corrélation implicite entre deux actions. Le superstitieux s'interroge, interprète le réel, fait des rapprochements incongrus. Pourquoi est-ce à moi que ça arrive, qu'ai-je fait pour que ça m'arrive ? Pour exorciser cette angoisse liée aux vicissitudes de la vie et parer à l'insupportable hasard, le superstitieux invoque des allégories* qui créent du sens et répondent en même temps aux plus **vieux fantasmes de l'humanité : ceux de l'omniscience* et de l'omnipotence***. Ces allégories que l'on nomme Chance, Destin, Fatalité, Diable, Dieu(x) permettent d'ordonner

* Allégorie n.f. : représentation concrète d'une idée par un personnage ou un récit. Par exemple, le diable représente concrètement l'idée que l'on se fait du mal tandis que Dieu représente l'idée que l'on se fait du bien.

* Omniscience n.f. (de *omni-* : tout et du lat. *scire* : savoir) : fait de tout savoir.

* Omnipotence n.f. (de *omni-* : tout et de *potens* : puissant) : toute puissance.

une réalité initialement incohérente en parant à l'absurde. Bref, « c'était écrit » comme l'énonce le Coran. Quel que soit le mythe, il nous soulage d'une situation cognitive* inconfortable.

L'esprit rationnel range donc au rang de superstition toute interprétation sentimentale du réel, c'est-à-dire une interprétation s'appuyant sur une perception immédiate, passive, spontanée dont la connaissance intuitive non élaborée n'est qu'une projection des rêves et des fantasmes inconscients.

- Qu'apportent les pratiques superstitieuses ?

Ce n'est pas tant l'objet de la croyance qui importe mais la croyance en elle-même : la croyance dans le pouvoir de la pensée donne une impression de maîtrise de sa vie. Le dénominateur commun de toutes ces pratiques dites religieuses ou superstitieuses est l'effet thérapeutique qu'elles apportent en donnant l'illusion de conjurer le mauvais sort, le malheur ou l'Enfer : la parole ou le geste consacré fonctionne comme un tranquillisant, c'est un moyen détourné pour apprivoiser, domestiquer le quotidien et ainsi exorciser l'angoisse. Dans le fond, il n'y a pas véritablement de différence entre boire de l'eau bénite, plonger un miroir brisé dans l'eau, conserver un objet fétiche sur soi, toucher du bois ou un Lieu sacré, se signer, se faire baptiser...

L'effet thérapeutique qu'apportent ces pratiques évacue le doute, la solitude, le sentiment d'absurdité de la vie en mettant de l'ordre, en s'imposant une rigueur, et par là même, en donnant une illusion de contrôle sur le

* Cognitif, ive adj. : qui permet de connaître.

cours des événements. Le point commun de ces rituels personnels ou collectifs est de croire que l'esprit pénètre la matière et que la matière a un pouvoir magique sur soi.

Les religions accordent toutes une importance capitale à la prière dont la répétition de formules stéréotypées est censée avoir un pouvoir quasi magique. À côté de la prière d'adoration, qui sert à maintenir et à manifester la fidélité amoureuse à l'égard de la divinité, la prière de demande est sans doute la plus pratiquée : on prie pour soi mais aussi pour autrui, pour demander des faveurs à son dieu ; celui-ci étant supposé entendre par télépathie chacune des pensées intimes des 7 milliards de terriens.

Jésus priait intensément son Père céleste afin qu'Il lui vienne en aide et recommandait à ses fidèles de prier sans cesse pour recevoir de l'aide dans le combat contre les tentations. Car plus on répète les formules de la prière, et plus leur effet bienfaisant est censé décupler, d'où l'idée d'augmenter son rendement comme le préconisent les témoins de Jéhovah ou les bouddhistes tibétains. Dans le bouddhisme tibétain, le moulin à prières est d'usage pour multiplier les effets magiques des formules sacrées. Les musulmans doivent quant à eux s'astreindre à cinq prières par jour en direction de la Mecque. Mais la palme du record du nombre de prières successives revient à la prière dite du chapelet que pratiquent entre autres des catholiques.

Pour réciter le chapelet, on commence par le signe de la croix, un *Je crois en Dieu [...]*, un *Notre Père [...]*, trois *Je vous salue Marie [...]* et un *Gloire au Père et au Fils et au Saint Esprit [...]*. Le chapelet consiste ensuite dans la récitation d'un *Notre Père [...]*, de dix *Je vous salue Marie [...]* et d'un *Gloire au Père [...]*. Cet ensemble est

appelé dizaine du chapelet* mais désigne une dizaine de *Je vous salue Marie*.

Pour le juif pratiquant, la récitation de textes sacrés aide à se protéger des démons, à repousser les mauvais esprits. La croyance au mauvais œil est une croyance populaire largement répandue dans les religions, elle désigne le pouvoir supposé que possède le regard envieux ou jaloux d'une personne sur les autres. Cette croyance populaire veut que ce regard inquisiteur provoque divers malheurs tels que la maladie ou même la mort et il est mentionnée dans la Bible. En Europe, au Moyen Âge, les sorcières étaient réputées pour user du mauvais œil.

Les rabbins conseillent à ceux qui ont peur du mauvais œil d'utiliser des phrases de nature incantatoire afin d'éloigner l'angoisse ; ainsi, il est conseillé de prendre son pouce droit dans sa main gauche, son pouce gauche dans la main droite et de déclarer : « *moi X, fils de Y, je suis de la descendance de Joseph contre qui le mauvais œil est sans pouvoir* ».

* Chapelet n.m. : collier de graines enfilées que l'on fait glisser entre ses doigts en récitant chaque fois une prière. Le chapelet est composé de cinq dizaines de petits grains appelés *Ave*, précédées chacune d'un grain plus gros appelé *Pater*. À l'origine, cette prière très simple et facile à mémoriser était destinée aux fidèles illettrés qui ne savaient pas lire les psaumes de l'office. Pour beaucoup, cette prière machinale et mécanique empêche la méditation. Apparentée à un TOC, elle revient à réciter 150 fois *Je vous salue Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie entre toutes les femmes et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni. Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Amen*

Témoins de Jéhovah, Judaïsme, Islam... Toutes les religions comportent l'observance de pratiques alimentaires strictes, de rituels mécaniques et répétitifs : que va-t-il arriver si je ne porte pas le voile, si je rase ma barbe, si je consomme un aliment interdit – le porc par exemple – ou si je travaille un jour saint, bref, si je ne fais pas le geste requis ou si je ne dis pas la parole sacrée adéquate ? Dieu me voit-il ? Va-t-il m'envoyer en Enfer ?

À Jérusalem, des groupes de juifs ultra-orthodoxes¹ sauveurs d'âmes, parcourent les rues, lancent des pierres aux femmes dont la tenue est jugée non conforme aux croyances et harcèlent dans certains quartiers les commerçants laïques afin qu'ils respectent impérativement le Shabbat à partir du vendredi soir pour se conformer au repos de Dieu.

Si le non accomplissement du geste est accompagné d'une inquiétude et d'une culpabilité ; inversement, la réalisation du geste conforme à la loi canonique s'accompagne d'un soulagement et d'un apaisement. Dans tous les cas, la pratique superstitieuse relève d'une équation naïve : si je respecte le rituel, je suis sauvé ; si je ne le respecte pas, il pourrait m'arriver malheur. **Ainsi, les sacrements : baptême, communion, confirmation, extrême onction – comparables à des assurances tous risques contre un hypothétique monde après la vie – manifestent une obsession d'être sauvé.**

1. Ayant un fort taux de natalité et ne travaillant pas, ces juifs ultra-orthodoxes payés par l'État, représentent 20% de la population de Jérusalem, ce qui menace l'équilibre économique.